

Quatre mois.  
Quatre mois que je n'avais pas touché au piano. Il y a toujours des imbéciles pour vous dire que la musique est une thérapie ou un exutoire, n'empêche que, pour moi, ça n'a pas été le cas.

Pourtant, après l'accident, j'avais essayé de reprendre ma vie habituelle, même si elle n'avait plus rien de normal. J'avais effectué comme prévu mes quinze jours de stage à la clinique. J'avais accompagné Jeanne et ses parents à un festival de « bouffeurs de graines », selon l'expression consacrée de mon père. Et dévoré une bonne quinzaine de romans.

Par contre, j'avais décliné toutes les invitations de sorties avec la bande du lycée, au grand regret de Jeanne. Elle avait insisté un peu, puis elle avait compris. Compris que la compassion forcée des gens m'agaçait. Que je ne voulais pas de leurs condoléances avec un air faussement désolé. Compris surtout que personne ne saurait quoi me dire.

Le plus dingue, c'est qu'il n'y avait rien à dire. Jeanne l'avait tout de suite pigé. Elle est géniale, pour ça

comme pour tout le reste. Dès qu'elle avait su, elle avait déclaré :

— Je suis vraiment désolée, ma belle. Viens, je t'emmène au ciné. Tu pourras chialer tout ce que tu voudras, personne n'en saura rien.

On était allées voir un film de super-héros nul mais divertissant. Je n'avais pas pleuré. Mais elle, si.

Et puis ce matin-là, ça m'a pris. Je ne sais pas s'il faut y voir un sens divin, mais ça faisait quatre mois *pile*. J'ai occulté le fait que ça devait être lui qui avait joué la dernière fois. D'abord, j'ai caressé chaque touche noire, machinalement. J'entendais la vaisselle tinter en bas, dans la cuisine. Certainement ma mère qui débarassait le lave-vaisselle. Depuis l'accident, sa propension à récurer, ranger et nettoyer s'était décuplée de façon hallucinante. Les effluves de pain grillé du petit-déjeuner s'évanouissaient dans le couloir. J'aurais pu repenser à tous ces petits-déjeuners qu'on avait partagés : ceux que l'on prenait sur le fil parce qu'on était en retard pour le lycée ou ceux que l'on faisait traîner pendant deux heures, le nez dans un bouquin, les jours de vacances. Mais non. J'ai juste joué.

J'ai choisi un adagio ringard que j'avais appris à douze ans et que je connaissais par cœur. Je l'avais tellement joué que je ne savais plus si je l'aimais ou si je le détestais. Mes doigts glissaient sur le clavier, sans s'attarder sur les nuances. Un fracas de verre brisé est parvenu jusqu'à mes oreilles. J'ai imaginé la stupeur de ma mère, ses yeux déjà rougis écarquillés sous le coup de l'émotion, son coup au cœur en écoutant la résonance de l'instrument emplir le vide de la maison. Est-ce que j'aurais

dû m'arrêter ? Descendre à la cuisine pour la réconforter ? Je ne me suis pas posé la question. J'ai joué.

Pendant deux heures, j'ai enchaîné ce morceau encore et encore. Dix fois. Vingt fois. À vingt-sept, je me suis arrêtée de compter. Les notes semblaient aspirées dans une spirale lancinante. Tantôt elles m'apparaissaient clairement distinctes, tantôt elles se fondaient en un galimatias de triolets ou de croches sans existence propre.

Quand j'ai eu mal aux doigts, j'ai fait craquer mes jointures endolories (un geste qu'il détestait) et j'ai continué de jouer, massacrant tous ses morceaux préférés, tous les Chopin, Beethoven et Debussy qu'il exécutait bien mieux que moi. Puis, prise d'un accès de fureur soudaine, j'ai joué tout ce qui me tombait sous la main dans la pile de partitions. Les études, les sonates présentées aux examens ou les chansons des Beatles, que des trucs à lui. J'écorchais une note sur trois, je dépeçais le tempo jusqu'à le laisser exsangue et j'éventrais les nuances à coups de pédale inopportuns.

À un moment, je me suis levée, laissant un *mi* mourir piteusement. En nage et à bout de souffle, je me suis effondrée sur mon lit, le nez dans l'édredon qui sentait l'excès d'adoucissant au lilas. C'est à ce moment-là qu'on a toqué à la porte.

— Alix ? Je peux entrer ?

Jeanne. Ma mère avait dû croire à un accès de démence et l'appeler en renfort.

— Vas-y, c'est ouvert.

On s'est étreintes avec force.

— Je préférais quand c'était ton frère qui jouait.

— Tu pues, ai-je dit pour seule réponse.

— Ma mère s'est remise à fumer. En ce moment, elle est complètement siphonnée avec son assoce de réfugiés. Ça la stresse. Ça l'empêche même de dormir, il paraît.

— C'est ma mère qui t'a appelée ?

Elle a éludé la question.

— Tu veux venir bouffer à la maison ? J'ai faim.

— Déjà ? ai-je dit, avant de réaliser que mon numéro au piano avait duré une grande partie de la matinée. Un trip quinoa et graines de moutarde germées ? Je ne sais pas si...

J'ai laissé ma phrase avorter en regardant par la fenêtre. Les feuilles du chêne d'Amérique étaient toutes rouges, prêtes à tomber en un déluge écarlate au moindre coup de vent, leur minuscule et fragile pétiole les retenant de tomber dans l'abîme.

— Ton père rentre de la clinique à midi ?

J'ai hoché la tête.

— Alors, viens. Ta mère ne sera pas toute seule.

J'ai haussé les épaules.

— Non, vraiment, je peux pas. Ça fait quatre mois aujourd'hui et...

— Et quoi ? C'est pire qu'hier ? Ça sera moins dur demain ? Conneries.

— Ouais, je sais. Sauf qu'elle ne réagit pas comme ça. Je crois qu'elle a besoin de compter les jours. Et aujourd'hui, ce n'est pas un jour où je peux la laisser toute seule.

— OK. Dans ce cas, c'est moi qui reste.

— Si tu veux.

— Tu parles que je veux ! Dès qu'il y a moyen d'échapper aux steaks de tofu et aux salades de radis noir et de betterave !

J'ai souri faiblement. Nous sommes descendues à la cuisine, d'où émanait un délicieux fumet de rôti de bœuf et de gratin dauphinois.

— Yes ! a jubilé Jeanne en m'empoignant par les épaules. Je crois que je vais rester plus souvent. J'en ai marre de la ghettoïsation de la graisse animale toujours en vigueur chez moi.

J'adorais définitivement Jeanne Lorentz.

On avait annulé les vacances d'été, évidemment. Arpenter les gorges du Verdon en canoë aurait été grotesque. Papa avait tout de même proposé d'aller à Quiberon dans la maison de mamie. Moi, je m'en fichais. Je pensais que ça ferait du bien à ma mère de s'éloigner de cette chambre où elle refusait toujours de mettre les pieds ou de ces rues trop pleines du mystère morbide qui la rongait. Elle n'avait rien voulu entendre. Elle avait rembarqué mon père comme un gamin de cinq ans.

— C'est hors de question. Je ne mets pas les pieds sur la côte. Ni Alix, ni toi, ni moi. Quelle idée de vouloir aller au bord de la mer ! Enfin, tu as perdu la tête ?

Ma mère faisait une fixation sur l'eau en général, depuis l'accident.

Le jour même du délire pianistique, je suis sortie seule. Jeanne est rentrée chez elle après le déjeuner, avec la promesse qu'on se ferait un truc le lendemain. Papa est reparti rapidement à la clinique, prétextant une réunion de service. Ma mère n'a pas demandé où j'al-

lais, et c'était très bien comme ça. Elle aurait sûrement fait une syncope si je le lui avais dit.

Je suis partie à pied dans la rue d'Antrain. Il faisait étonnamment chaud pour un mois d'octobre. Au bout de la rue des Tanneurs, j'ai aperçu le canal Saint-Martin qui serpentait paresseusement. Le soleil se mirait à la surface de l'eau dans de minuscules vaguelettes prismatiques. Des familles en goguette se promenaient sur les berges, profitant des premiers jours des vacances de la Toussaint. Des gamins couraient, criaient, piaillaient ou pleurnichaient, des chiens trottaient en aboyant, et des vélos faisaient carillonner leur sonnette pour indiquer aux promeneurs de leur laisser la place. Et moi, je n'avais envie que d'une chose : de silence.

J'ai avisé un banc vide face au canal et je m'y suis assise. J'ai étalé mon sac et mon pull sur le reste de place disponible, en espérant qu'aucune personne en mal de lien social ne s'asseye à côté de moi pour faire la conversation. L'air était doux et sentait la châtaigne et l'herbe coupée. J'avais envie de me visser les écouteurs sur les oreilles pour écouter une playlist au nom idiot du genre « Seule au monde » ou « Après-midi au calme » pour échapper aux éclats de voix et de rire qui ponctuaient l'ambiance.

Combien de fois avais-je tenté de sonder ces eaux ? Des centaines de fois.

On ne pourra jamais se repasser le film de l'accident. On ne pouvait que se baser sur les témoignages de ses abrutis de copains bourrés. Contrairement à mes parents, j'étais venue au canal dès le lendemain. Mais l'eau n'avait rien à dire. La seule voix que j'enten-

dais dans ma tête était celle de la colère : *Pourquoi ? Pourquoi tu as été aussi stupide ? Pourquoi tu as fait ça aux parents ? Pourquoi tu m'as fait ça ?* Ce qui me donnait envie de pleurer, c'était cette colère. Pas la tristesse, ni la nostalgie. Non. Je me haïssais de ne penser à mon frère qu'en ces termes-là : tu n'es qu'un imbécile, je te déteste.

Plus tard, quand la fraîcheur bretonne m'a enveloppée, j'ai frissonné.

Les promeneurs avaient changé de tête : des joggeurs en lycra qui vérifiaient compulsivement leur moyenne sur leur montre cardio ou des travailleurs fatigués qui s'emmitouflaient de mauvais gré pour sortir leur chien. La température avait chuté de plusieurs degrés en comparaison avec l'après-midi. Je n'avais que mon vieux sweat gris préféré et je me gelais. Je me suis demandé si l'eau était froide. Est-ce qu'elle avait été aussi froide quatre mois plus tôt ? À la tombée de la nuit, le canal s'est teinté d'un noir d'encre. Il m'est apparu encore plus menaçant. J'ai rassemblé mes affaires et j'ai décampé, sans un regard derrière moi.

J'ai grimacé en constatant que mon téléphone était resté sur silencieux. J'avais dix-sept appels en absence, plus cinq messages sur mon répondeur.

« Alix ! Qu'est-ce que tu fous ? T'es où ? Mais enfin, réponds, bordel ! »

Les messages de Jeanne allaient croissant dans la grossièreté, ceux de papa étaient inquiets. Pas de message de ma mère. J'ai décidé d'envoyer un SMS à mes parents, et d'appeler Jeanne directement.

— Je sais, tu t'es inquiétée, pas la peine de me faire la morale.

— Bah, tant pis pour toi. Tu as raté quelque chose.

— Ah bon ? Quoi ? ai-je soupiré, la curiosité au point mort.

— Laisse tomber. Tu verras demain. Salut.

Elle était vraiment en colère.

— Ne fais pas la tête. Si tu veux tout savoir, je suis allée me poser au canal.

— QUOI ?!

— Mais pas avec l'idée de me jeter dedans, banane !

— Et tu fais ça souvent ? Pourquoi tu n'as pas voulu que je t'accompagne ? Est-ce que tes parents sont au courant ?

— Oh, ça suffit la Gestapo ! À seize ans, j'ai peut-être le droit d'aller me balader toute seule au canal sans demander la permission, non ?

— Pas si ton frère s'est foutu dedans quatre mois plus tôt, non. Imagine que ce soit génétique ? Ou un plan des extraterrestres pour éliminer l'humanité ?

— Alors, dans ce cas, il faut présenter une requête au préfet pour assécher le canal.

— Vendu. Je commence mon mail.

— T'es bête, ai-je dit en souriant. Bon alors, qu'est-ce que j'ai raté ?

— Les deux plus beaux mecs du monde !

J'ai pouffé.

— Avec toi, il y a toujours un mec dans l'histoire.

— N'empêche que t'en aurais rêvé toute la nuit. Et c'est ce que je vais faire. Ce sera ta punition : tu devras attendre demain. Bye, ma chérie.

Elle a raccroché. J'ai haussé les épaules et pressé le pas.

Papa n'était pas encore rentré de la clinique quand je suis arrivée. Ma mère ne m'a même pas sermonnée pour avoir disparu dans la nature. Elle était enfoncée dans le fauteuil devant une émission débile, chose inhabituelle avant l'accident, avec un verre de Bourgogne à moitié vide, chose de moins en moins inhabituelle.

J'ai grimacé. Elle n'a même pas levé les yeux quand je l'ai embrassée :

— Désolée. J'aurais dû appeler.

— Mmm... a-t-elle marmonné.

— Tu veux que je prépare à manger ?

Ma mère restait absorbée par l'écran, en sirotant son vin rouge.

— Ton père rentrera tard ce soir. Une de ses patientes fait une récurrence fulgurante. Il faut l'opérer en urgence.

— Ah bon ?

C'est étrange comme les urgences avaient tendance à se multiplier ces temps-ci. En pneumologie, ce n'est pas très habituel.

— Je n'ai pas faim, a-t-elle ajouté dans un souffle.

Ma mère n'avait plus envie de rien, depuis plusieurs semaines, sinon de rester scotchée devant la télé et de boire.

Après avoir préparé un sandwich défiant la diététique, composé de saucisson, de mayonnaise et de fromage, j'ai mangé toute seule dans la cuisine, puis je suis remontée dans ma chambre. La télé diffusait toujours son bourdonnement diffus. Je me suis collé le casque sur les oreilles pour écouter Metronomy en boucle.

Après la noyade de mon frère, tout le monde s'était accordé sur le fait que je devais aller consulter un psy. J'avais accepté, davantage pour faire plaisir à mes parents que parce que je pensais que ça aurait pu m'aider. J'étais persuadée que la psy me parlerait comme à une gamine de cinq ans et serait complètement à côté de la plaque. Mais la femme en question m'avait bluffée. En quatre phrases, elle avait décrit ma situation et mon état d'esprit plus pertinemment que moi-même. Et elle me parlait comme si j'étais une adulte. J'avais trouvé ça complètement ahurissant.

— Pas évident, j'imagine, de ne pouvoir partager cette colère avec quiconque. Tes parents oscillent probablement entre le déni, le chagrin et l'incompréhension. Et toi, tu ne veux pas passer pour un monstre en leur disant que ton frère était un imbécile qui aimait se soûler et réaliser des défis idiots et dangereux avec ses copains. Pourtant, il faudra que tu fasses évoluer cette colère vers d'autres sentiments, pour faire ton deuil. Pour t'aider, je te propose un petit exercice : tous les soirs, tu listeras dans ce carnet les noms de chaque personne pour laquelle tu aurais envie de définir un ressenti. Ça peut être ton frère mais aussi tes parents, tes amis, les gens que tu as croisés dans ta journée, etc. Tu noteras en face de chaque nom un ou plusieurs qualificatifs qui te paraîtront décrire la personne. Lors de notre prochaine entrevue, nous pourrons, si tu le souhaites, examiner le contenu de ce carnet.

La psy m'avait tendu un carnet à spirale avec une couverture violette. J'avais commencé le soir même. Je n'avais noté que deux noms :

Paul : inconscient

Mme Charmonier (psy) :

compréhensive – juste – impressionnante

Depuis, je me tenais à ce rituel de manière obsessionnelle. J'adorais relire les pages écrites les jours précédents. C'était moins con qu'un journal intime et plus simple à tenir. Je n'échafaudais pas de théories fumeuses en me relisant, mais j'avais tout de même l'impression que ça ne servait pas à grand-chose.

28 juillet :

maman : triste – obsédée par le rangement et le ménage

papa : a l'air fatigué

Jeanne : délirante

Paul : imbécile

11 août : stage à la clinique

maman : odieuse avec papa – pleure tout le temps

papa : hyper pro au boulot – soucieux

Dr Martin : sympa – met très vite à l'aise

Jeanne : géniale – encore à fond sur un mec

Paul : détestable

14 septembre :

Jeanne : toujours présente pour moi – excellente répartie

maman : ne me parle pas beaucoup – n'a pas encore repris le travail

papa : tout le temps pris par son boulot — fait des efforts avec moi

Paul : débile débile débile débiledébiledébiledébiledébiledébile

Mme Charmonier : franche — dure — intransigente

2 octobre :

maman : triste — pas très intéressée par ce que je fais

papa : me manque, car n'est pas souvent là

Paul : stupide

Joris : connard

Ce jour-là, j'avais croisé Joris, un des copains de Paul qui avait assisté au drame. Cet imbécile était venu me voir dans la cour pendant la récréation. Ça s'était très mal fini.

— Salut, Alix. Je voulais te dire que je suis désolé.

— Dégage, je n'ai pas envie de te parler. Et je me fiche que tu sois désolé.

— Je voulais aussi que tu saches que je n'y suis pour rien.

— Tu es gonflé de venir me dire ça ! Sale menteur ! Vous y êtes tous pour quelque chose !

— C'est faux. C'est lui qui a décidé de sauter. J'ai même essayé de l'en empêcher.

— Ben voyons.

J'avais empoigné Joris par le col de son polo en lui beuglant dessus. Il m'avait paru tout mou et inconsistant.

— On était bourrés. On n'a pas réalisé qu'il avait coulé, avait-il murmuré en me fuyant du regard. Quand j'ai plongé, il était trop tard.

— Ta gueule, espèce de connard !

Et je lui avais balancé mon poing dans la figure. Résultat : convocation chez le proviseur adjoint et deux doigts foulés. Ma mère n'avait pas cru bon de commenter l'incident.

Au fil des pages du carnet violet, on pouvait suivre les déceptions amoureuses de Jeanne ou mes rendez-vous chez le psy. C'était devenu un véritable agenda.

J'avais toujours Metronomy à fond dans les oreilles et ce soir-là, il s'est produit quelque chose de nouveau.

*21 octobre :*

*Jeanne : surprotectrice envers moi*

*maman : ne me parle plus – boit souvent – compte encore les jours*

*Paul : idiot – excellent musicien*

Était-ce parce que son groupe préféré chantait dans mon casque ? Ou était-ce à cause de la séance de piano le matin même ? Impossible de le savoir. Mais ce jour marquait la première pensée positive concernant mon frère depuis quatre mois.

Le lendemain, je me suis rendue à mon entretien hebdomadaire avec Mme Charmonier, la psy. J'étais impatiente d'entendre son analyse brillante sur l'évolu-

tion de mes sentiments concernant Paul. Je suis tombée des nues quand elle m'a parlé de ma mère :

— Comment tu t'entendais avec ta mère avant la mort de ton frère ?

Elle n'avait pas peur d'employer des mots crus comme « la mort de ton frère » et pas « l'accident » ni « le drame ». J'aimais bien ça.

— Pas trop mal. On ne se disputait pas trop. On passait souvent du temps ensemble, même si...

— Même si ?

La psy attendait une réponse en me regardant par-dessus ses lunettes à monture rouge.

— Je... Euh... Je pense qu'elle a toujours préféré Paul.

— Je vois. Tu n'es pas très compatissante avec elle. Par contre, tu es beaucoup plus indulgente avec ton père.

J'ai haussé les épaules. La psy commençait à m'agacer un peu.

— Je te propose quelque chose pour tenter de renouer le contact. Tout au moins pour lui montrer que tu compatis à sa douleur.

J'ai eu envie de lui cracher à la figure : *C'est pas plutôt à elle d'être là pour moi ?*

— Tu dois trouver que j'exagère.

— Ouais, c'est un peu abusé de votre part, ai-je lâché en me renfrognant.

— Crois-moi, cela pourra vous être profitable à toutes les deux. Commençons par quelque chose de très simple : si ta mère aime compter les jours passés depuis la mort de ton frère, compte-les donc avec elle. Tu peux par exemple les écrire sur le tableau du frigo,

ou sur un Post-it sur le miroir de la salle de bains, ou encore sur ta main.

Je trouvais l'idée complètement débile, mais en bonne élève disciplinée, j'ai noté *4 mois 1 jour* au Bic noir sur mon poignet, dès mon retour à la maison.

À midi, papa n'est pas rentré manger. Ma mère avait fait livrer des courses par le *drive* et avait pris des plats traiteurs tout prêts. On n'a pas beaucoup parlé. Seul le bruit de la pluie bretonne habituelle tambourinant sur les vitres rompait le silence.

— Cet après-midi, je vais chez Jeanne. Je resterai peut-être dormir chez elle.

— Mmm, a-t-elle fait les yeux dans le vague.

— Je suis allée chez la psy ce matin.

— Ah oui. C'est bien.

J'aurais pu dire « Je suis enceinte » ou « Je prends de l'ecsta tous les samedis » qu'elle n'aurait pas eu davantage de réaction.

Puis soudain, elle a cillé en posant le regard sur mon poignet. Les quatre mots dansaient devant ses yeux comme l'ultime affront. Et si la psy s'était trompée ? Et si elle me retournait une gifle ? En fait, je crois que ça m'aurait soulagée, comme une preuve qu'elle en avait encore quelque chose à faire de moi.

Mais rien.